

CHRONIQUE

Notre reine prend sa 81^e année d'existence jeudi de cette semaine.

Elle porte admirablement cet âge, si lourd pour tous et tout particulièrement pour une femme qui a les soucis d'une souveraine.

Son vœu le plus cher n'a pas été exaucé : l'Angleterre est lancée dans une guerre des plus sanglantes et dont l'issue, quelle qu'elle soit, n'en sera pas moins grosse de menaces.

Le dernier mot du drame transvaalien ne sera-t-il pas celui qui déchaînera, en Europe, tous les monstres de la guerre perfectionnée, qu'on a pour ainsi dire allumés par le spectacle des tueries lointaines ?

L'homme des reticences, des mots fermés, lord Salisbury a parlé dans les termes les plus clairs de la possibilité d'une attaque combinée contre les Anglais, d'une descente chez eux.

La reine a donc bien des chances de voir son existence se dénouer au milieu de ces scènes qui se sont si souvent présentées à sa pensée et dont elle a ardemment prié ses ministres de lui épargner le spectacle.

La guerre ! Ah ! comme elle se dédommage bien du mal qu'on a dit d'elle à la singulière conférence de La Haye. Comme si on pouvait en la peignant hideuse, repoussante, insatiable, la rendre impossible.

Depuis qu'il est donné au pinceau ou à la plume d'en décrire les horreurs, l'abomination des hommes n'en a jamais été moins profonde, leur ambition moins effrénée, leur soif de conquête moins ardente.

Et avec la civilisation de plus en plus avancée, affinée et répandue, on a constaté que l'art de la guerre devenait plus adroit, plus fécond en engins de mort, moins restreint par les distances ou les difficultés qu'offre la nature elle-même.

* * *

Daniel Fœ, l'ingénieux auteur de *Robinson Crusœ*, a écrit sur la guerre une page que je crois à peu près inconnue ici, et qui avait bien sa place tout indiquée dans un livre dont le diable lui-même est le héros principal.

La première entreprise, dit-il, que le diable tenta après la confusion des langues et la division qui se fit à la tour de Babel, fut d'engager les hommes dans des guerres et dans des troubles, et la conquête qu'il fit alors sur le genre humain était si profondément diabolique et infernale qu'elle transforma les hommes en vrais diables, car quand est-ce que l'homme devient la vraie image de Satan, quand est-ce qu'il est changé en véritable diable si ce n'est lorsqu'il fait la guerre à ses semblables, et qu'il trempe ses mains dans le sang de ceux de son espèce ? Le feu de l'Enfer éclate et pétille dans ses yeux, une avidité dévorante se peint sur son visage, ses passions agitent tout son corps ; il devient tout à coup une furie, un monstre terrible, effroyable ; en un mot de créature aimable, belle et angélique qu'il était, il se change en véritable démon. Nous pourrions remplir une bonne partie de l'histoire du Diable avec les semences de divisions qu'il a répandues dans le monde et des guerres dans lesquelles il a engagé les nations les unes contre les autres. En effet, l'on a souvent vu le monde en combustion par les artifices de l'Enfer sous le prétexte de faire la guerre en toute idée de justice. C'est alors que le Diable a fait son chef-d'œuvre en insinuant aux hommes des notions étranges, contraires à la nature vraie des choses, dans la vue de répandre dans le monde et d'y féconder le désir de se battre. C'est lui qui a établi ce qu'on a appelé les lois de la guerre, à savoir de se battre en honnête homme, d'agir en homme d'honneur, de se battre, comme on dit, jusqu'à la dernière goutte de son sang, toutes belles idées et façons d'agir qui ne vont qu'à rendre excusables l'homicide et le meurtre, le vol et le pillage, l'injustice et l'oppression envers ses semblables. C'est ainsi que, par ces dites lois de la guerre, l'honneur devient entièrement différent des règles qu'ont faites la raison et la nature, le principe de cet honneur, de cette prétendue grandeur d'âme n'est nullement celui que Dieu a établi. La valeur n'est plus l'effet d'un courage intrépide dans la juste défense de la vie et de la liberté, mais plutôt un

défi téméraire de provoquer Dieu et les hommes en une envie démesurée de tuer, de fouler aux pieds ses pareils, au premier commandement, sans savoir, sans vouloir prendre une juste idée de l'injure et de l'oppression. C'est ainsi qu'on accuse de poltronnerie un homme qui cherche à éviter les querelles qui n'ont aucun fondement ; de bassesse et petitesse d'esprit, de lâcheté, celui qui, ayant reçu un affront, refuse de se battre, si bien qu'un homme, qui ne voudrait pas manquer aux lois de Dieu, se trouve contraint de mourir ou de tuer en duel s'il ne veut vivre dans le mépris.

* * *

Ceux qui comptent uniquement sur les descriptions écrites ou illustrées fournies par certains journaux depuis des mois et des mois, pour avoir une idée de ce qu'est une bataille, sortiront fort peu instruits en somme ; ils n'en seront peut-être que plus loin de la vérité. Déjà quelques écrivains consciencieux ou des militaires oublieux de la consigne — qui est naturellement de soigner le tableau — ont apporté des correctifs, remis les choses en leurs places et désorganisé bien des auréoles.

Un jour, lisons-nous dans un numéro de la *Revue Britannique* de 1826, Napoléon disait à un auteur dramatique de son temps :

« Vos tragédies sont absurdes lorsqu'elles peignent l'héroïsme militaire. Les batailles ne sont gagnées que par la prudence et la persévérance, quelquefois par le hasard seul. Lorsque deux armées de cent mille hommes s'engagent dans une affaire, des deux côtés, la majeure partie des troupes désire ardemment se battre. Aussi longtemps que dure cette ardeur, un général n'a pas plus à faire qu'un cocher qui conduit une voiture dans une rue large. Mais, lorsque l'action s'est prolongée pendant cinq ou six heures, les deux armées commencent à éprouver la lassitude du combat ; c'est alors que le talent du général devient nécessaire pour ranimer et utiliser la valeur de ses troupes, en décourageant celle de l'ennemi. Ce qui est alors nécessaire à celui qui commande, c'est cette sûreté de jugement qui l'avertit des choses qu'il doit faire et du moment où il doit les faire, et non votre enthousiasme tragique, qui ne servirait qu'à égarer les facultés du général. »

* * *

La guerre actuelle a apporté au chapitre des chapeaux une addition que n'eût point rêvée Aristote.

Il paraît, dit un chroniqueur, qu'à Londres le commerce des « tuyaux de poêle » jouit, en ce moment, d'une prospérité à nulle autre pareille... tant et si bien que les chapeliers de la Cité bénissent, à tour de bras, Kitchener, Roberts et autres braves généraux anglais dont les lauriers font fleurir le « goce des hauts de forme... »

Vous ne voyez pas la corrélation... Elle est, cependant, patente.

Il faut dire que, chez les Anglais, quand la joie et l'allégresse ne connaissent plus de bornes, on se livre au beau geste qui consiste à se contondre, réciproquement, à coups de canne, ou de poing, le gibus.

Cet exercice corporel est jugé beaucoup plus sévèrement dans les autres pays, mais, en Angleterre, c'est considéré comme une façon d'illuminer.

Un poète s'écria, dans un accès de lyrisme :

Le vrai feu d'artifice est d'être [magnanime].

Dans le Royaume-Uni, le véritable feu d'artifice est d'être sans pitié pour les chapeaux d'hommes.

L'enthousiasme se mesure à l'étiage des accordéons.

KODAK.

L'IDÉE AU COMMERCE

Un commerçant maltraitait tellement son pauvre cheval qu'une vieille dame, qui prenait l'air à sa fenêtre, ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Pas de pitié !

— Non, madame, répondit l'autre le plus naturellement du monde, rien que des patates, pi des bananes.

FINESSE VS. FORCE

